

« Ma famille, l'humanisme »

L'ancien Premier ministre PS Bernard Cazeneuve évoque ses 150 jours à Matignon dans *Chaque jour compte* (Stock). L'homme et le politique se livrent sans détour.

INTERVIEW

Blandine Hutin-Mercier
blandine.hutin@centrefrance.com

■ **Ce livre (*), prémices de mémoires, veut-il rendre justice au quinquennat de François Hollande ?** Après mon départ du gouvernement, j'ai éprouvé le besoin de livrer ma part de vérité. Ce quinquennat a été pilonné dès le début de façon excessive, donc injuste. Je ne prétends pas dire que tout a réussi, mais le dénigrement systématique occulte la réalité de l'action conduite. Je n'aime pas l'outrance de certaines postures et ce livre est une manière de le dire, en rappelant que des gens sincères et de bonne volonté ont fait pour leur pays des choses utiles.

■ **Vous êtes dur envers les frondeurs...** Ce qui a été dur et destructeur, c'est leur pilonnage permanent de l'action conduite. Ils expliquent aujourd'hui qu'ils n'étaient que 50 et que leurs critiques récurrentes n'emportaient aucune conséquence. Comme si la parole donnée n'engageait pas...

■ **Et pas tendre du tout envers Mélenchon...** Pourquoi le serais-je ? Son comportement entre les deux tours de la présidentielle, son refus de tout et la colère qu'il attise pour se créer un espace pour lui-même, le dédagisme qu'il théorise alors qu'il est là depuis 40 ans, son égotisme... Je



RENCONTRE. Bernard Cazeneuve était présent, hier, sur la Foire du livre de Brive. PHOTO D'ARCHIVES RICHARD BRUNEL

n'ai aucune raison d'avoir de la mansuétude à son égard. La gauche, ce n'est pas la colère qu'on entretient comme un écosystème pour soi-même, mais l'espérance qu'on partage avec le souci de l'action collective. La gauche ne peut pas montrer le chemin d'une impasse populiste ! Mon héritage, c'est celui de la pensée de Jaurès, Blum, Mendès-France et Mitterrand, pas de Chavez ou Maduro ; ma famille, c'est celle des humanistes de gauche, pas celle d'un populisme sans issue.

■ **Vous marquez un attachement tout particulier à la place Beauvau, pourquoi ?** Les tragédies que nous avons dû affronter et l'engagement très puissant des fonctionnaires attachés à défendre la France, cela m'a impressionné. Cela m'a rendu confiant

dans la capacité de notre République à résister. Aujourd'hui, ce souvenir du ministère de l'État face au chagrin des Français est encore vivant en moi, comme une blessure inguérissable ; celle des victimes, des familles brisées... Mais on doit faire face. Le regard des Français, mais aussi la détermination, dans les yeux des fonctionnaires de police que j'ai croisé à l'Hyper Cacher par exemple après l'assaut, m'ont donné de la force pour assumer mes responsabilités.

■ **La fidélité, selon vous, est la première valeur en politique ?** Aujourd'hui, revendiquer une fidélité dans l'action publique apparaît comme une incongruité, oublier ses principes semble être la norme. Mais si on ne veut pas affaiblir les

institutions de ce pays, il ne faut pas casser les codes, sauf à prendre le risque d'une confusion dans laquelle les Français ne se retrouveront pas. Si disparaissent le respect des institutions, des engagements et les principes de loyauté, alors c'est le désordre qui s'installe ; et pour ma part, je n'aime pas le désordre.

■ **Quel avenir pour votre famille justement, et quelle part y prendrez-vous ?** J'aimerais que le PS connaisse une refondation politique et je ne vais pas lui refuser mon concours, sans pour autant prétendre à un quelconque leadership. Aujourd'hui, face à un gouvernement de centre droit et à un populisme qui confond colère et espérance, la gauche de gouvernement doit se reconstruire si elle veut jouer un rôle.

■ **Est-on entré dans un monde nouveau ?** Ce monde nouveau n'est pas neuf, il a bien des travers de la vieille politique. On ne coupe pas les fils de l'histoire. Nous avons des racines politiques qui plongent profondément dans la terre de notre pays. On peut faire semblant de faire table rase, mais ce qui structure notre vie politique ressurgit toujours. Ce que je constate à regret, c'est que ce nouveau monde installe lui aussi ses apparatchiks qui ont plus d'ambition que d'idées. J'ai donc peur que les mêmes vieilles recettes continuent d'abaisser la vie politique de notre pays. ■

(*) *Chaque jour compte*, de Bernard Cazeneuve. Ed Stock. 306 pages ; 19,50 euros.